cela, les habitants de son village ne voulurent point faire peur à Jean.

Mais il ne se contenta pas de cela, il voulait avoir peur une fois. Il quitta sa maison, ses parents, son village pour chercher la Peur.

Sur son chemin il rencontra un brave homme qui lui dit : « Vois-tu ce château, c'est lui qui fait notre ruine, il est hanté. »

Jean s'en alla et entra dans le château; aussitôt des ombres se mirent à voler autour de lui, il entra dans une des salles et vit, assis sur une chaise, un Diable avec une longue queue et des immenses cornes. Aussitôt la lutte commença, le Diable se mit à fuir et à courir dans tous les appartements; à la fin, Jean lui serra la queue entre les battants d'une porte et il versa de l'eau bénite sur le bout; il entendit de l'autre côté des grognements et enfin il y eut un grand silence. Le diable était vaincu.

Jean sortit du château et continua sa route; après avoir marché très longtemps il arriva dans une grande ville où toutes les maisons étaient couvertes de drap noir; Jean demanda ce qui se passait et on lui répondit que c'était la fille du roi qui devait être mangée par une grande bête (appelée vulgairement bête à sept têtes). Jean entra dans une maison et en ressortit bientôt, portant dans sa main une épée; il demanda où se trouvait la bête; après qu'il eut su à quoi il avait à faire, il s'en alla et proposa à toute la foule de le laisser tuer la bête, ce qui lui fut accordé; il tua la bête en trois coups et sauva la fille du roi. Celle-ci lui proposa d'être sa femme, mais Jean refusa et continua sa route, n'étant pas content parce qu'il n'avait pas trouvé la Peur.

Mais au moment où il traversait un champ de landes, une bande de perdrix s'envola et il eut tellement peur, qu'il se mit à fuir.

Voilà comment Jean trouva la peur.

(*Landevennec, Finistère*).

LXXXIII

PETIT JEAN ET LES GÉANTS

Il y avait autrefois, dans une maison bien pauvre, trois enfants, Jean qui était le plus jeune était aussi le plus malheureux, c'est lui qui allait mendier pendant que ses deux grands frères allaient

jouer, et encore lorsqu'il arrivait à la maison, sa tournée faite, ses frères s'empressaient de le dépouiller du pain qu'il avait pu avoir et le petit Jean n'avait rien.

Un jour il se dit : « Tiens, si j'allais demander de l'ouvrage dans quelque ferme ; garder les vaches et les moutons par exemple, je serais plus heureux qu'ici. »

Il partit, sans même dire au revoir à ses parents, questionnant sur son chemin et demandant où il trouverait de l'ouvrage. Enfin, dans une ferme on lui dit : « Vois-tu un manoir là-bas ; là il y a beaucoup de moutons et je suis sûr qu'on t'emploiera. »

Jean doubla le pas et fut vite arrivé au manoir ; il frappa, une bonne vieille vint lui ouvrir :

« Que fais-tu là, toi, petit gamin ? » — « Madame, on m'a dit qu'il y avait des moutons à garder ici. » — « C'est vrai, dit la bonne vieille, et on cherchait justement un petit garçon, mais tous ceux qui ont été employés jusqu'ici ont été mangés par les géants. » — « Cela ne fait rien, dit le petit Jean, moi je ne le serai pas. » — Eh ! bien entre alors, reprit la vieille.

On fit sortir les moutons et Jean, d'un pas alerte, les conduisit au champ que lui avait indiqué la bonne femme. Pendant quelque temps il ne vit ni n'entendit rien, enfin, au bout d'une heure, il vit apparaître un géant qui lui dit : « Pauvre chrétien, que viens-tu faire ici ? — Oh ! garder mes moutons, reprit Jean. Tiens, tu vois un étang là-bas, dit-il au géant, si tu veux, nous allons voir qui sautera par-dessus » : « Volontiers », dit le géant.

Jean siffla, une pie vint le trouver ; cette pie qu'il avait sauvée étant jeune, le connaissait et, depuis, lui était restée fidèle en quoi que ce soit. Jean monta sur le dos de la pie et dit : « Une, deusse, troisse. » Et Jean fut vite arrivé de l'autre côté sur le dos de la pie, tandis que le géant tombait au beau milieu de l'étang. Petit-Jean riait de tout son cœur ; il conduisit aussitôt ses moutons au manoir, mais il ne raconta pas son aventure. Il rêvait déjà de devenir le maître du beau palais des géants.

Le lendemain, presque aussitôt qu'il fut arrivé au champ, il vit venir à lui un autre géant, mais encore plus monstrueux : « Pauvre chien de chrétien, qu'as-tu fait à mon frère ? » — Oh ! ma foi, dit Jean sans la moindre peur, nous nous amusions à sauter par dessus l'étang et il s'est noyé. Tiens, si tu veux, nous allons voir

qui sautera par dessus aussi. » — « Volontiers », dit le géant, riant dans sa longue moustache.

Jean siffla, la fidèle pie vint encore le trouver : « Une, deusse troisse. » Le géant tombe encore au milieu de l'étang, tandis que Jean arrivait de l'autre côté ; les pies étaient alors beaucoup plus grandes et plus fortes qu'elles ne sont maintenant. Mais dès qu'il eut mis le pied sur l'autre côté de l'étang, quelle ne fut sa surprise, en voyant une bonne vieille femme un peu courbée et dont les dents sortaient de la bouche presque jusqu'à la terre : « Oh ! pauvre petit chrétien, qu'as-tu fait à mes fils ? » « Ma foi ils sont tombés au milieu de l'étang, là, répondit Jean. — « Eh bien, petit, viens voir mon château avec moi », lui dit la bonne vieille. — « Oh oui, répondit Jean. »

Ils s'en allèrent et bientôt arrivèrent au château : quel vaste et magnifique palais ! Dans la première chambre il vit des tapisseries et des soieries, la deuxième chambre était remplie d'or. En arrivant dans la quatrième chambre, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, de terreur, en voyant la salle presque remplie d'êtres humains et, au milieu, une machine à tuer. La vieille géante allait le jeter dedans, mais Jean, par un tour d'adresse la saisit et la jeta dans la machine ; il tourna la roue, c'en était fait, Jean était dorénavant le maître du palais. Il saisit son couteau, coupa les cordes qui retenaient les personnes qui devinrent, depuis lors, ses serviteurs. Avec son magnifique château, il possédait dans les écuries des chevaux qui couraient comme le vent. Moi je voyageais par là, Jean me donna un de ces chevaux, et c'est ainsi que j'ai pu venir ici vous raconter cette histoire.

MAZEAS CORENTIN.

BIBLIOGRAPHIE

V.-J. MANSIKKA, *Über russische Zauberformeln mit Berücksichtigung der Blut-und Verrenkungssegen*. (Sur les formules de conjurations russes qui regardent les formules du sang et de la fracture.) Akademische Abhandlung. Helsingfors, 1909; in-8, xvii-309 pages.

Dans les derniers temps, on a écrit plusieurs études spéciales qui cherchent à établir définitivement les éléments des conjurations et des incantations